SOPHIE PROVIDOLI
Historienne de l'art et archéologue

1980 — *Naissance à Sierre*

1986 — *Départ d'une course d'école à Borzuat.*

2008 — *Licenciée en histoire de l'art et archéologie, Université de Fribourg.*

2010 — *Au pied du Cervin avec Anne-Marie Julen-Lehner.*

2016 — *Collaboratrice scientifique au Service immobilier et patrimoine de l'Etat du Valais. ici sur le mur fortifié de Gamsen.*

2021 — *40 ans de l'Association valaisanne des musées qu'elle préside.*

«Sierre possède un riche patrimoine»

SIERRE Sophie Providoli rappelle la richesse des bâtiments historiques de sa ville. L'historienne, collaboratrice scientifique au Service immobilier et patrimoine de l'Etat du Valais dirige aussi l'Association valaisanne des musées.

ISABELLE BAGNOUD LORETAN

Sophie Providoli aime dénicher dans les archives la date de construction d'un bâtiment, trouver des indices pour évaluer toute la valeur historique d'une pièce d'orfèvrerie. Collaboratrice scientifique au Service immobilier et patrimoine de l'Etat du Valais, l'historienne de l'art et archéologue sierroise, quand elle ne rédige pas des articles ou participe à la rédaction d'un ouvrage scientifique, effectue des inventaires, réalise des rapports historiques, étudie des objets, aujourd'hui principalement des bâtiments. Enfant déjà, Sophie arpentait les jardins du château Mercier. Depuis son vélo, elle contemplait avec bonheur le château Le Paradou, la maison d'Edmond Bille à Glarey: «Je n'aimais pas voir disparaître les anciens bâtiments, je voulais connaître leur histoire», se souvient-elle. Sophie Providoli préside aussi depuis quatre ans l'Association valaisanne des musées. Elle aime en rappeler la diversité: tous, petits ou grands, aident à comprendre notre lieu de vie ou le monde et sont des témoins des évolutions culturelles, sociales ou esthétiques de notre société. Quand Sophie Providoli parle du passé, il y a quelque chose empreint de sacralité. Un immense respect pour ce qui nous a précédés. Mais on devine aussi, sous ses airs d'enfant sage, une personne rieuse et prête à toutes les découvertes.

A quoi sert-il de bien connaître un bâtiment ou un monument historique?

Quand on se plonge dans l'histoire d'un bâtiment ou d'un lieu, inévitablement, on commence à le regarder de façon très différente. Comment le projet a-t-il débuté? Comment il s'est développé ensuite, etc. Chaque connaissance en amène une autre et peut ensuite être mise en réseau avec d'autres bâtiments voisins. Etudier un édifice, c'est connaître sa valeur, c'est donner du sens à ce qu'on va y entreprendre. Cet inventaire nous aide à prendre les bonnes décisions lorsque nous nous questionnons sur le bien-fondé de modifier ou de démolir l'existant.

Cette conscience du patrimoine est finalement assez récente?

Elle est arrivée par vagues. Dès la fin du XIXe siècle, elle apparaît en même temps que le sentiment d'appartenance à la nation, l'envie de découvrir ce qui en a fait sa grandeur. On a, par exemple, réalisé à cette époque l'importance de Valère, alors que le château était totalement abandonné. Après la deuxième Guerre mondiale, l'abandon du mode de vie rural et de certains bâtiments, l'industrialisation, le développement urbain et touristique ont favorisé la destruction et une reconstruction rapide. Ce développement accéléré a mené, lui aussi, à une prise en compte de la protection et de l'intégration du patrimoine architectural et culturel qui se fait surtout à travers les divers inventaires menés en Valais depuis l'après-guerre.

Vous avez participé à la rédaction d'articles pour le premier volume consacré au district de Sierre dirigé par Gaëtan Cassina (lire encadré). Qu'avez-vous appris sur la ville de Sierre?

J'ai écrit bien peu de choses dans cet ouvrage imposant, le mérite en revient à Gaëtan Cassina, une référence pour l'histoire de l'art en Romandie et un spécialiste du Valais qui possède des connaissances tellement vastes et qui aime surtout les partager… Le livre confirme que Sierre est une ville de quartiers. Il permet de comprendre à quel moment quelle partie de la ville se développe. On comprend que des territoires entiers de la ville étaient totalement vierges il n'y a pas si longtemps. La maison de Sépibus était une maison de campagne; à sa construction, la gare est située au milieu des champs. Le train, les usines, le tourisme ont accéléré son développement et la transformation du paysage.

Je le répète, connaître notre patrimoine, c'est coordonner la suite de son développement en connaissance de cause.

ARCHÉOLOGIE «Se rendre compte que sous ses pieds se trouve une villa romaine, c'est forcément intrigant, on a évidemment envie d'en savoir plus…» LE JDS

Vous travaillez aujourd'hui dans le domaine du bâti, mais vous avez été aussi archéologue…

Au Musée d'histoire du Valais, j'avais travaillé comme collaboratrice scientifique autour d'un très beau projet d'archéologie glaciaire. Il s'agissait de recherches concernant un voyageur mort autour de 1600 au col du Théodule situé au pied du Cervin et retrouvé dans les années 1980 par un frère et sa sœur. Son histoire est racontée dans le 13e volume des Cahiers du Musée d'histoire du Valais. Durant ces années d'étude, dès 2010, nous sommes remontés sur le glacier qui recouvre le col pour y chercher d'autres vestiges. Nous avons trouvé quelques restes de mulet. Et nous avons surtout conservé le contact avec des personnes qui se promènent dans ces vastes territoires.

Pourquoi?

Comme ce fut le cas pour Peter et Annemarie Lehner, les randonneurs devancent les archéologues. La population est essentielle dans ces découvertes! Nous avons organisé une conférence à Zermatt pour sensibiliser la population locale. Un employé des remontées mécaniques m'a approchée à la fin de la conférence. Il avait trouvé, tout près du col, un manche de faucille en bois de l'époque celtique, tellement ergonomique qu'il semblait presque moderne et qui datait pourtant de plus de 2000 ans!

LE LIVRE

Une étude approndie de Sierre et Chippis

La Société d'histoire de l'art en Suisse vient de publier le cinquième volume des monuments d'art et d'histoire du canton du Valais, avec pour auteur Gaëtan Cassina. L'imposant ouvrage est consacré à la ville de Sierre et à sa commune voisine Chippis. «La dispersion des principaux édifices a entraîné le choix d'une étude typologique au sein de leurs catégories respectives», écrit Gaëtan Cassina dans sa préface. Les monographies porteront sur une étude des édifices religieux, du Haut Moyen Age au XXe siècle. Les édifices publics et semi-publics forment un second groupe. Les demeures des grandes familles, du XVIe au XVIIIe siècle, font l'objet de la dernière étude. Les quartiers anciens se sont prêtés à une approche topographique.

Les historiennes Sophie Providoli et Catherine Raemy-Berthod y ont contribué, tout comme l'historienne Sabine Frey pour un important travail de relecture et de nombreuses autres personnes, dont des collaboratrices et collaborateurs de la section Patrimoine bâti, dirigée par Maria Portmann.. Les collectionneurs sierrois, Pierre-Marie Epiney et Medi Arnold, ont mis à disposition des vues de carte postale historiques pour illustrer certains passages. L'ouvrage impressionne: il s'agit d'une «bible» où tous les bâtiments d'importance sont décrits, extérieur et intérieur. A chaque fois, une description précise, l'implantation, le type d'architecture. Pour les non-initiés, on découvre même certains bâtiments. C'est le cas de l'article que Sophie Providoli consacre à la maison Lagier, dite maison Turini, construite en 1905 à la route de Sion. La récente restauration du bâtiment a permis la découverte d'un nouveau joyau de l'architecture sierroise du début du XXe siècle. A peine construit par le médecin dentiste Edouard Lagier, dans le style Heimatstil, Michel Zufferey qui possède le Bellevue et l'hôtel Victoria, l'acquiert. En 1927, l'église protestante y installe son presbytère. En 1946, Gustave Turini, médecin directeur de l'hôpital de Sierre, achète la maison. S'y installeront encore des classes, la communauté yougoslave, un propriétaire qui la transforme en quatre appartements et enfin l'actuel propriétaire. Mais les altérations subies ont été vite éliminées... Suit toute une description précise de chaque étage de ce bâtiment emblématique de l'extension ouest de la ville au début du XXe siècle. Ce livre est une mine d'or.

Pourquoi le public est-il aussi friand d'archéologie?

Se rendre compte que sous ses pieds se trouve une villa romaine, c'est intrigant, non? On a forcément envie d'en savoir plus. Lors de la construction ou de la réfection d'une route, voir apparaître des murs, une tombe, un squelette, des monnaies romaines, c'est toujours impressionnant… C'est aussi se rendre compte qu'avant nous, il y avait quelque chose, autre chose. Prenez les découvertes glaciaires: elles nous disent que les cols empruntés étaient bien plus nombreux que ceux que nous parcourons aujourd'hui, le Simplon et le Saint-Bernard.

Vous dirigez l'Association valaisanne des musées (AVM), qui fête ses 40 ans. Que constatez-vous?

Une diversité incroyable entre nos 90 membres: des musées cantonaux, la Fondation Gianadda, mais aussi de petits musées comme celui de Grächen. Près de la moitié des collections sont liées à un lieu.

Quels sont les défis de ces nombreux musées?

La qualité des musées dépend beaucoup des personnes qui y travaillent, de leur investissement. Ce sont souvent des bénévoles car les petits musées ont peu de moyens. Par notre secrétaire générale, Aurélia Basterrechea, nous les conseillons pour inventorier leur patrimoine (nous proposons un inventaire en ligne), nous les encourageons à la création de thématiques spécifiques à leur lieu plutôt que d'exposer les mêmes objets qu'on retrouve dans tout le Valais. Il s'agit souvent d'associations villageoises qui se créent pour conserver leur patrimoine dans le souci d'une transmission. C'est notre rôle de les aider.

Nous possédons une banque de données intéressante. Vingt musées de notre association ont migré leurs données que l'on peut désormais consulter en ligne. Intégrer un maximum de collections facilitera les projets intermuséaux. La comparaison entre musées sera aussi facilitée, ça ouvre de nombreuses perspectives…

L'inventaire, le nerf de la guerre?

Un des défis, c'est d'inventorier les collections, réunir toutes les connaissances possibles sur les objets. Souvent, il ne faudrait pas tarder, car il s'agit d'objets ethnologiques que certains connaissent encore. Mais ces personnes ne sont pas éternelles et recueillir ces informations est un gros travail.